

Emmanuel Bourdier

LE CAMÉLÉON ET LES FOURMIS BLANCHES



LA JOIE DE LIRE
ENCADRAGE

Emmanuel Bourdier

LE CAMÉLÉON ET LES FOURMIS BLANCHES

LA JOIE DE LIRE 
ENC  AGE

À nos enfants.
Merci à Nath d'y avoir cru jusqu'au bout.

« Toute personne qui aura, par aide directe ou indirecte, facilité ou tenté de faciliter l'entrée, la circulation ou le séjour irrégulier, d'un étranger en France sera punie d'un emprisonnement de cinq ans et d'une amende de 30 000 Euros. »

Article L622-1 du Code de l'entrée
et du séjour des étrangers et du droit d'asile

*« Fils de César ou fils de rien
Tous les enfants sont comme le tien »*

Jacques Brel, *Fils de...*

PROLOGUE

On frappe et je sais.

C'est lui. Là. Derrière ma porte.

Je reconnais son style, il ne frappe pas vraiment, en réalité, il tambourine.

Ma porte devient son instrument et mon cœur prend le rythme.

Des percussions comme un signe. Le signe que mon vœu est exaucé.

Enfin.

J'ouvre. Il est là.

Il tremble.

Il sourit.

Il a toujours l'air d'un gosse.

CHAPITRE 1

Je suis le seul à faire semblant.

Alors que le sable gelé trouve un chemin entre mes orteils, je suis le seul à ne pas admettre que l'été est mort pour de bon. Je lève les yeux sur la plage d'Houlgate ravagée par ce vent humide et ricanant qui, depuis toujours, claironne l'imminence de la rentrée des classes. Deux enfants absolument identiques courent après un goéland. L'oiseau volette à distance confortable à chaque tentative d'approche des deux garçons. Il a l'œil de celui qui sait qu'il ne pourra être touché, un œil plein de dédain, qui sait que l'envol est possible. Ses poursuivants ont l'âge d'être dans ma classe mais eux ne font plus semblant : ils ont déjà aux pieds leurs chaussures neuves pour la rentrée alors que mes pieds nus font de la résistance.

La boule qui somnole dans mon ventre depuis une semaine se réveille soudain. C'est le signal. La trouille de la rentrée nouvelle est arrivée. Du coup, tout ici me semble ridicule, anachronique. Ces Vaches Noires balayées par les embruns, cette sandale en plastique oubliée par un vacancier rhabillé depuis des jours, le roulement nostalgique de la mer. Tout me rappelle que je n'ai plus rien à faire dans ce décor de

carte postale jaunie, que la date de péremption est passée. Je n'ai pas préparé mon cartable, je n'ai pas acheté mes stylos, je dois rentrer chez moi.

La peur de la rentrée.

Du plus loin que porte ma mémoire, c'est une vieille camarade, une chanson rance.

Cette année, ce sera le CE2. Bien sûr je ne suis pas prêt et, comme chaque année, la boule chahute mes intestins. Je pensais avoir mûri, grandi. Foutaises ! À trente-cinq ans, les derniers jours d'août me font toujours autant flipper.

Alors que j'abandonne l'idée de faire disparaître le sable humide collé à mes doigts de pieds et que j'enfile mes chaussettes informes, je me dis que choisir de vivre l'angoisse du cartable de septembre depuis plus de trente ans doit être psychanalytiquement d'un intérêt majeur.

La pluie attend que je sois rentré dans ma vieille 205 pour s'abattre d'un coup brutal sur le monde. Sur la plage, les deux gamins hurlent de joie. Ils dansent les mains vers le ciel, inondés et heureux. Leur mère hurle aussi mais pas pour la même raison. À cet instant, ses deux enfants pourraient être dévorés par une meute de crabes qu'elle ne s'en apercevrait pas. Ce n'est pas vraiment vers eux qu'elle s'élance en faisant des moulinets grotesques, c'est vers leurs chaussures, quatre magnifiques souliers vernis qui doivent être bien surpris de mourir si jeunes.

Je mets deux heures à rejoindre Dreux. La pluie s'acharne sur le toit de la voiture tout du long. J'ai eu

envie d'écouter Brassens, mais le pauvre vieux a dû céder la place à Jimi Hendrix, seul pensionnaire de ma boîte à gants qui ait une chance d'être entendu sous ce déluge. J'avance en espérant à un moment ou à un autre me tromper de route.

Tout ça me saute aux yeux. Pourquoi cette année ?

Comme étranger à moi-même, je me vois faire. Ressortir mon cartable, vérifier ma trousse, lutter contre la douce panique. Choisir ce métier n'a pas été un manque de maturité ou une régression. Plutôt le refus d'un monde où les adultes jouent aux adultes jusqu'à la lobotomie, un monde où conserver les émerveillements de l'enfance passe pour une inadaptation au travail, où la neige est froide et mouillée, où les chiens sentent mauvais, où Noël tue la carte bleue. Aller à l'école toute sa vie, c'est ne pas avancer vers l'abattoir. Ou moins vite. Ou en tapissant le chemin qui y mène de gommettes bariolées tout en sifflotant un air fleuri de colchiques.

Et parmi les rituels qui perdurent il y a le coiffeur d'avant la reprise.

Lorsque j'étais de l'autre côté du stylo rouge, ma mère m'emmenait dans un grand salon rue des Amandiers à Montpellier. Je crois qu'elle y va encore. Ça sentait la vanille et la laque. La patronne, madame Angèle, avait les dents du bonheur, moins une au milieu. Bonheur incertain donc. Elle avait des doigts délicieux. J'aimais l'instant toujours trop court du shampoing : je fermais

les yeux, me laissais flotter la tête en arrière, priant pour quelle se taise et qu'elle ne cesse jamais de me masser le crâne.

Les shampoings ont pris fin, j'ai gagné des années, perdu des cheveux et quitté la maison familiale.

Jusqu'à l'année passée, tu étais devenue ma coiffeuse. Tes doigts étaient plus brusques, touchants d'amateurisme, tes dents étaient serrées comme il faut et je t'aimais. Bien sûr tu oubliais de rectifier l'arrière des oreilles, bien sûr je n'ai jamais osé te demander de me faire le shampoing, mais le rituel était là, renaissant de ses cendres dans la cuisine de notre petit appartement. Et lorsque la balayette faisait disparaître les reliques de mon look estival c'est ton sourire qui m'aidait à glisser vers l'automne.

Tu es sortie du cadre.

Je n'ai plus personne à aimer. J'ai revendu la tondeuse sur internet pour me laisser pousser une chevelure de responsable syndical alors que je ne suis responsable de rien. Mais aujourd'hui, je descends l'escalier pour aller chez un autre coiffeur. Un vrai, qui mime les gestes de l'amour sans que personne n'en soit dupe. *Chez Jean-Lou*, pas de carillon, juste Jean-Lou qui se lève en reposant son magazine de motos sur une pile d'autres magazines de motos. Jean-Lou n'a pas la tête de madame Angèle et pour tout dire, il n'a pas la tête de l'emploi. Il ressemble plutôt à un charcutier portant ses habits du dimanche. Je n'ai pas le temps de bredouiller quoi que ce soit que

déjà il m'indique le vieux siège en cuir tout droit sorti du dictateur de Chaplin.

— Un rafraîchissement ?

J'hésite une seconde puis comprends qu'il ne s'agit pas d'apéritif.

— Oui.

— Avec shampoing ?

Je regarde ses doigts embagoués et potelés.

— Non. Juste la coupe.

Les premières minutes sont silencieuses. Le cliquetis des ciseaux me coule dans un état second que Jean-Lou ne tarde pas à piétiner.

— Vous êtes du quartier ?

— Oui. J'habite dans le logement de fonction de l'école.

— Ah ! Vous êtes fonctionnaire...

Il a dit fonctionnaire comme j'aurais dit « cervelle d'agneau ». Je me tends un peu et enchaîne :

— Oui... enfin instituteur...

— C'est un beau métier ça.

Je me détends. Ce n'est qu'une trêve.

— Mais ça doit pas être facile tous les jours !

— C'est fatigant mais il y a de beaux moments.

— Ouais. Remarque, ici c'est le centre ville, vous devez être plus tranquille.

Je me tends à nouveau et Jean-Lou le sent.

— Non ! Baissez la tête comme vous étiez. C'est vrai, des Arabes vous ne devez pas en avoir trop. C'est l'avantage.

— Humm...

Je feuillette le premier magazine à ma portée. La fuite par *Femme actuelle*. On ne choisit pas toujours.

— La tête ! Enfin le pire, c'est les Noirs. Ça c'est vraiment de la sale race.

L'horoscope comme bouée de sauvetage. *Taureau : coupez-vous les cheveux vous-même.*

— Si c'était que moi, je te foudrais tout ça dans une cage et je te les renverrais chez eux, dans leur jungle.

Je lève la tête et je fixe le miroir. Jean-Lou tire la langue avec application. Un bon coiffeur, consciencieux. Le contact de ses doigts m'est insupportable. Je devrais lui répondre, lui dire de se taire à jamais. Je devrais me lever, arracher ce ridicule tablier boutonné dans le dos et claquer la porte de toutes mes forces. Au lieu de ça, je regarde le miroir et j'y vois un homme à qui il manque certes du courage mais aussi la moitié gauche de la chevelure. Partir maintenant, avec cette tête de demi-péteux me paraît impossible. Alors je deviens mutique et parviens sans trop de problème à ne plus entendre Jean-Lou.

Une éternité et un coup de balayette dans le cou plus tard, je paye sans desserrer les mâchoires.

— À bientôt, me sourit Jean-Lou. Et bon courage pour la rentrée.

— Merci.

Je lui ai dit merci.

Je sors à l'air pur en expirant bruyamment. À l'intérieur, ça ne sentait pas la vanille ni la laque, ça sentait la bêtise et la fuite, les mots parfumés à la haine et le silence aromatisé à la lâcheté.

Je presse le pas. Devant l'école, des fillettes jouent. Je ne les reconnais pas, mais je reconnais leur joie. Elles savent qu'il leur reste quatre jours de vacances. Pour les profs, c'est demain. Je leur envie ce sursis de liberté.

Voilà la différence entre moi et l'enfance.

Quatre jours.

Quatre-vingt-seize heures qui font de moi un frère de Jean-Lou.

Un adulte.

Le cheveu ras et la honte aux joues.

CHAPITRE 2

J'ai mis les petits cailloux dans ma casquette. Cette fois j'en ai trouvés beaucoup. Il y en avait plein au pied du toboggan. En plus ils ont presque tous la bonne taille. Je me suis assis sur la table en plastique du balcon. J'ai pas le droit parce que c'est haut et que si je tombe du quatrième étage je peux me tuer pour de bon. Mais là papa dort vraiment, parce qu'il ronfle. Alors j'ai le temps de battre mon record. Mon record, c'est sept. Sept cailloux qui cognent sur la cloche de la gardienne. C'est trop dur parce que c'est loin et il faut tirer quand il y a personne en bas de l'immeuble. Pour l'instant il y a la mamie du deuxième avec son chien moche. Mais c'est bientôt fini parce qu'il lève encore la patte mais il y a plus que des gouttes. Ils rentrent. Je prends des cailloux dans ma main gauche et je lance avec la droite. En vrai, je pourrais faire l'inverse parce que mes deux mains marchent pareil. Je mets quinze lancers avant de faire sonner la cloche. Je dis : « yes ! » et je m'aplatis sur la table.

Un.

Je jette un œil. Personne. Je reprends une poignée dans la main droite. La gauche en action. J'espère que j'ai pas crié trop fort mon « yes » parce que papa, il faut pas que je le

réveille. Quand il travaille la nuit, ça ne rigole pas. Enfin, encore moins que d'habitude.

C'est moi qui dois faire la cuisine. Je suis bon. Ce soir, je ferai du *saga saga*. C'est Kadiatou qui m'a appris. Kadiatou, elle m'a tout appris. Quand on n'a pas de maman, une grande sœur c'est pratique. Elle cuisinait trop bien Kadiatou, même si moi, dans le *saga saga*, je mets pas de piment. Elle est partie depuis sept mois et une semaine mais je me souviens de tout. Papa il dit que je suis un chef, même si je sens que ça le gêne que son fils cuisine. Parce que je suis pas une fille. Mais de fille, il en a plus depuis sept mois et une semaine et il ne sait pas cuisiner. Alors il dit que je suis un chef et il mange. Ça me va.

Encore la cloche !

Yes !

Deux points !

Je regarde la casquette, il reste trois cailloux. Je pourrai pas battre le record. Je déclare forfait. Je balance les trois cailloux dans le pot du cactus et je rentre.

Papa ronfle encore plus fort que tout à l'heure. C'est parce qu'il a porté des gros cartons. Au début, quand il est venu en France, c'était pour devenir joueur de foot professionnel à Auxerre, une ville un peu loin. Il était super fort mais il s'est cassé le genou. Trois fois. Pourtant, il est pas reparti parce que ça lui rappelait trop maman et parce que l'école c'est mieux ici. Ça c'est papa qui l'a dit parce que moi, l'école...

On est venu à Dreux parce que papa connaissait un cousin. Mais on lui parle plus parce qu'il y a eu des histoires avec Kadiatou. Papa ne travaille presque pas et moi j'aime bien parce qu'il est plus souvent là et on peut aller jouer au foot dès que je reviens de l'école. Sauf qu'en ce moment, ils ont eu besoin de lui pour les cartons de nuit. Alors le ballon de foot, j'y touche pas. C'est un ballon d'Auxerre, et j'ai pas le droit d'y jouer tout seul. Je m'en fiche. J'ai des combines. N'empêche, j'espère que les cartons ça va pas durer longtemps parce qu'après l'école, je risque de recommencer mes bêtises. En plus, j'aime bien recommencer mes bêtises.

C'est demain l'école, et je n'ai pas retrouvé mon cartable. L'appartement est petit mais le cartable a disparu. Je rentre doucement dans la chambre où dort papa et je regarde partout sans faire de bruit. Je vois mes protège-tibias qui dépassent de dessous mon matelas. Alors je me souviens. Mon cartable, je l'ai échangé contre mes protèges.

J'ai pas de cartable pour demain. Ça me fait rire dedans. J'enfile mes protèges et je sors avec ma casquette. Je descends l'escalier en sautant trois marches à chaque fois, comme ça je suis plus vite au pied du toboggan.

Il reste des cailloux. Je fais le plein. Je regarde notre balcon au-dessus de moi.

C'est vrai que c'est haut !

Sept.

Record à battre...